

des situations publiques, ne pouvait échapper à la nécessité de songer à lui-même. " Nous aurions besoin d'un volume pour mettre tout son jour ce travail intérieur, qui finit par un des plus beaux triomphes que la vérité ait remportés sur l'erreur et l'entraînement des passions. Nous espérons que ce drame plein d'intérêt ne tardera point à nous être offert par un pieux et savant ecclésiastique, qui eût sa place marquée dans cette œuvre de la miséricorde divine.

Nous ne pouvons terminer ces réflexions sans faire remarquer le ton de convenance et de respectueuse dignité avec lequel le prince de Talleyrand parle de ses parens qui dirigèrent sa jeunesse vers une profession pour laquelle il n'était pas né. Ceux qui rêvent encore des révolutions pour la France qui en a déjà tant subi, trouveront aussi la condamnation de leurs coupables espérances ou de leurs déplorables manœuvres, dans les aveux de ce vicillard, qui, du haut de son expérience, et avec la maturité de sa raison, flétrit toutes les erreurs auxquelles il a eu le malheur de participer, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre religieux. La plupart des biographes du prince de Bénévent ont laissé à dessein dans l'ombre les exemples d'édification et de foi qu'il donna à la fin de sa carrière. Il appartenait à la religion de les recueillir, et de s'écrier encore une fois avec un vieux poète italien : *Un bel morir tutta la vita onora.*
Ami de la Religion.

CORRESPONDANCES.

[Nous avons reçu deux correspondances au sujet de feu M. Jean Edouard Darveau, missionnaire de la Rivière-Rouge. D'après toutes les données qu'en a pu recueillir M. Louis Lafèche son confrère missionnaire dans ces contrées, il paraît très-probable que l'infortuné M. Darveau, a été d'abord assassiné par un Sauvage qui après lui avoir appliqué un coup de hache sur le derrière de la tête, alla ensuite noyer son corps à une certaine distance du rivage. Nous avons cru que ces deux correspondances exciteraient les sympathies envers ce jeune prêtre qui par un saint zèle s'était dévoué à la conversion des infidèles.]

Saline du Petit Winnipeg, 24 juin 1845.

Monseigneur,

Me voici rendu sain et sauf au Petit Winnipeg sans avoir couru aucun danger, pas même essuyé aucun contre-temps pour me faire perdre une heure de marche. Grâces soient donc rendues à Dieu qui m'a favorisé d'un si beau temps. Les bruits qui ont couru l'année dernière de l'assassinat de notre cher M. Darveau, par les Sauvages, ne paraissent se confirmer malheureusement que trop. Une déclaration de tout ce mystère d'iniquité a été faite par un Sauvage témoin oculaire, à M. T. White, commis au fort de la rivière du Cygne; on me dit qu'il a écrit à Votre Grandeur ce qu'il a pu en apprendre; mais comme cette lettre a été dirigée par les berges, je vais toujours vous faire connaître les détails que j'ai pu ramasser ici. Deux Maskégons dont l'un déjà vieux s'était vanté qu'il tuerait un prêtre, quand il en trouverait l'occasion, et l'autre plus jeune, son beau-père sont, dit-on, les auteurs de ce crime. Ils étaient trois canots lorsqu'ils rencontrèrent M. Darveau qui était à déjeuner. Ils lui engendrèrent chicane au sujet d'un marché qu'ils avaient fait, et le vieillard lui déchargea un coup de tête de hache sur le derrière de la tête; prénnant ensuite le petit Boyer, ils le mirent dans le canot, avec le corps de M. Darveau, ils le conduisirent au large où ils le firent noyer en ouvrant le canot. Quant au petit Maskégon de M. Darveau, ils l'éminèrent avec eux, mais craignant ensuite d'être découverts par lui, ils prirent le parti de le massacrer. Quand ils trouvèrent quelques tems après le corps de M. Darveau que les flots avaient déposé sur le rivage, ce fut un des assassins lui-même, qui vint en donner avis aux faiseurs de sel. Avant de mener le canot au large, ils firent provision du bûtin qui pouvait leur être utile, tel que, linge, chemise, drap, et l'un de nos hommes, me dit avoir reconnu l'anneg dernière une chemise de M. Darveau, sur le corps de l'un de ces malheureux qu'il connaît lui-même. Aujourd'hui le vieillard est dans le petit lac de la poule d'eau, et l'autre est gagné la rivière à la biche.

Voilà, Monseigneur ce que l'on vient de me dire ce soir, je n'oserais pas sans doute garantir la véracité de ce rapport, mais il me paraît bien peu probable qu'un fait si bien circonstancié, ne soit qu'un mensonge fait à plaisir, vu surtout que celui qui l'a rapporté au commis en était témoin, et l'homme qu'il y avoit dans le troisième canot. Soyez persuadé, Monseigneur, que je prendrai toutes les informations possibles, et que je ne négligerai rien pour en constater la vérité, et j'en informerai Votre Grandeur par la première occasion. Veuillez bien permettre que M. Maxrand et nos Révédes. Sœurs trouvent ici l'assurance de mon amitié la plus sincère.

Je suis pour la vie, Monseigneur,

de Votre Grandeur.

le très-humble et obéissant serviteur,

LOUIS LAFÈCHE, PRÊTRE.

NOTICE SUR M. J. E. DARVEAU, P. TR. MISS. A LA RIVIÈRE-ROUGE.

Monsieur Jean Edouard Darveau était né à Québec, le 17 mars 1816. Il fit ses études au collège de la même ville, et passa ensuite quelques années à voyager comme marin. Mais Dieu lui ayant fait connaître d'une manière particulière, qu'il avait d'autres vues sur lui, il embrassa l'état ecclésiastique,

et fit son cours de théologie au Séminaire de Québec, où il fut ordonné prêtre le 21 février 1841, étant dès-lors nommé à la mission de la Rivière-Rouge, à laquelle il s'était consacré pour la vie. En attendant son départ pour cette lointaine mission, il fut employé comme vicaire à la cure de St. Roch. Ce ne fut qu'au mois de juin de la même année qu'il arriva à sa destination. En arrivant, il s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude de la langue des Sauvages, qu'il fut, dès le printemps suivant, en état de desservir la mission de la Baie des Canards et les postes environnant. Ce fut à sa demande que cette mission reçut pour patron St. Norbert. De retour à St. Boniface au commencement de 1843, il en repartit trois mois après pour revoir sa mission de St. Norbert, et en faire quelques autres. Il se rendit jusqu'au Pas; sur la rivière Sackalichassan, poste qui n'avait été visité par aucun prêtre avant lui, si l'on excepte MM. Blanchet et Demers qui y passèrent en se rendant à la Colombie. Il y jeta les fondemens d'une mission qui prendra avec l'aide de Dieu de grands accroissemens. Il revint vers la Toussaint, et desservit pendant l'hiver suivant, la mission de la prairie du Cheval Blanc, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Mgr. de Juliopolis. — Ayant promis à ses néophytes du Pas de les revoir au printemps suivant, il laissa la prairie du cheval blanc le 20 mars, afin de pouvoir donner à ses Sauvages du Lac, Manitoba. Il faillit périr de froid dans la Semaine-Sainte: se croyant près de la Baie des Canards, il prit le devant, et s'égara; ses hommes le trouvèrent la troisième journée, épuisé de fatigues souffrant la faim et presque gelé. Il quitta la Baie des Canards le 22 mai pour se rendre au Pas. Jusqu'ici il a donné lui-même son itinéraire: le lendemain de son départ le 23 mai, selon la remarque d'un chef Sauvage, il périt; on ne sait comment l'accident arriva. Ses deux hommes périrent aussi. Les Sauvages trouvèrent son corps sur la grève, ainsi que celui d'un de ses hommes, son canot brisé et une partie de ses effets. Ces Sauvages par un respect mal entendu n'osèrent donner la sépulture à son corps; mais ils prirent le parti de venir avertir des mépris qui faisaient du sel à quelques distances de là. Deux d'entre eux se hâtèrent de lui donner la sépulture, ce qui eut lieu le 7 juillet, et deux autres vinrent annoncer cette nouvelle à St. Boniface où ils arrivèrent le 14 juillet. Trois hommes furent envoyés le 24 du même mois pour aller chercher le corps; ils n'en trouvèrent que les os, qu'ils tirèrent de la bière dans laquelle le corps avait été déposé et les placèrent dans un cercueil qu'ils avaient apporté à cet effet. Ceci se faisait le 4 août, et le 13 ils étaient de retour à St. Paul, où un service fut chanté par M. Belcourt, le lendemain. Aussitôt après le service, ils partirent pour St. Boniface où ils arrivèrent sur les quatre heures après-midi. Le peuple averti par le son funèbre, des cloches, de l'arrivée prochaine du corps, se rendit en foule sur le rivage pour le recevoir. Monseigneur, accompagné de son clergé, vint aussitôt en faire la levée solennelle, et le conduisit dans le sanctuaire de la cathédrale et de suite un *Libera* solennel fut chanté. Le lendemain un service solennel fut chanté par M. Belcourt, et le 16 l'église ayant été tendu de noir, Mgr. de Juliopolis, assisté de MM. Belcourt et Mayrand, officia pontificalement et la messe qui avait été exécutée en quatre parties par les Sœurs-Grises, fut exécutée à la grande satisfaction de tout le monde. Le corps au moment du service avait été déposé dans une des salles de l'évêché et Monseigneur en fit la levée solennelle au son des cloches. La messe fut suivie du *Libera* exécuté aussi en quatre parties et après les cérémonies d'usage, le corps fut déposé selon la demande que le défunt en avait faite lui-même, sous les degrés du cheur au sanctuaire. M. Darveau est le premier prêtre décédé dans la mission de la Rivière-Rouge, où n'était mort encore aucun des prêtres qui, depuis vingt-six ans, étaient venus exercer leur zèle dans ces missions. Ce monsieur avait les qualités qui font les bons missionnaires; dévoué, comme nous l'avons dit, pour toute sa vie à la conversion des infidèles, rien ne pouvait ralentir son zèle pour parvenir au grand but. Il était de la tempérance totale, et ne faisait usage ni de thé, ni de café, ni de sucre.

BULLETIN.

Mission des RR. PP. Jésuites dans l'Orégon (fin). — Départ du Gouverneur.

"Déjà le camp était sur la route du retour lorsqu'une circonstance bien remarquable) le 12 mars, Victor, le grand chef, sans raison fort apparente au jugement des autres chefs, se détermina à rebrousse chemin. On le suit. A peine avait-on fait quatre milles que Victor arrive au sommet d'une montagne, qui commandait une grande plaine, s'arrête, regarde et découvre, presque à l'extrémité de l'horizon, quelque chose qui se remue. Tous ceux qui l'entourent s'imaginent d'abord que ce sont des buffles; mais bientôt, les couleurs venant à s'éclaircir, on se persuade que ce sont des biehios; puis, en y regardant mieux, on voit clairement que ce sont des hommes, des hommes à pied, des hommes armés en guerre. Victor, aussi tranquille que s'il ne se fut agi que d'une classe d'animaux, se détache de la tête du camp, fait faire quelques zigzags à son cheval; les braves accourent. Isaac propose de faire la prière; le missionnaire se prépare à donner l'absolution. "Victor, dit Kiwene," attendons que les Pieds-noirs se montrent là-bas;" et il montre le sommet d'une seconde montagne qui nous couvre à l'ennemi. — Jamais position n'avait été plus avantageuse. Les Pieds-noirs étaient à gravir le ver-